

Josée la gaffeuse



Première et dernière pages
signées par
Gracia Lalande

Avec la collaboration et la complicité de
Bernard Lemay
Patrick Desbiens
France Roy
du collectif ***Les Belles Parlures***

XIII^e course à relais ---- Automne 2020
***Collectif d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)***

Cinq ans ! Oui, cinq longues années à changer de ville aux trois mois. S'adapter à une nouvelle identité était ce qu'elle trouvait le plus difficile. Au moins, elle était toujours en vie. Certains jours, Josée se demandait si tout cela en valait la peine. Ce n'était pas une vie. Ne valait-il pas mieux en finir ? Impossible d'envisager des plans à long terme. Ce matin en est un où le découragement est à son maximum.

Assise sur le lit de la chambre sordide où elle séjourne depuis trois semaines, elle pense à ses amies qu'elle a dû laisser derrière sans même leur dire au revoir. Insouciante et très gaffeuse, elle se rappelle la fois où elle était en camping avec ses amies. Les toilettes sèches étant les plus proches, Josée les utilisait régulièrement, mais un bon matin, elle s'était enfargée dans le papier de toilette pour se retrouver la tête la première dans le trou de... vous savez quoi !

Et c'est avec peine et misère, crampées de rire, que ses amies réussirent à recueillir ses lunettes qui avaient échoué dans la merde. Les autres campeurs se demandaient bien ce qui se passait puisque tout ce qu'ils entendaient était les éclats de rire et les « Oh, j'ai mal aux côtes ! » Ce souvenir la fit sourire en même temps que des larmes mouillaient son gilet.

Elle se souvint aussi de la fois où le prof l'avait fait venir devant la classe pour lire le texte qu'elle avait composé. Ne s'attendant pas à cela, elle avait pris une grosse mâchée de gomme juste avant d'entrer dans la salle de classe et là, elle se demandait bien comment elle allait pouvoir articuler.

Le hasard régla le problème. Arrivée devant le professeur, Josée trébucha sur un livre laissé par terre par une des étudiantes. Du coup, la boulette plutôt que de prendre la direction du « trou de gorge » se dirigea plutôt vers l'avant de la salle pour aboutir en plein front du prof. Celui-ci n'ayant pas tellement le sens de l'humour lui donna deux semaines de retenue. Entre vous et moi, il aurait au moins pu reconnaître l'exploit en lui donnant un prix pour son habileté au tir.

En désespoir de cause, elle avait décidé à ses 18 ans de se joindre à un groupe : « Les gaffeurs anonymes ». Organisme mis sur pied par un dénommé Pierre Richard, un Français qui avait tout de même gagné sa vie grâce à son handicap; il désirait venir en aide à ceux qui n'avaient pas sa chance. À cette époque, seule la gent masculine était affectée par ce fléau. Malheureusement, à vouloir être leurs égales, on finit par ramasser la cochonnerie qui vient avec.

Sa première rencontre avec *Les gaffeurs anonymes* avait eu lieu dans une salle magnifique, très grande, décorée de fleurs dont des lys calla superbes qui contribuaient au rayonnement des dizaines de miroirs habillant les murs. Surprise d'autant de parures dans le contexte où des centaines de gaffeurs s'y retrouveraient, Josée s'installa confortablement dans une des rangées du devant. Elle ne voulait rien manquer. Une estrade improvisée juste en face d'elle donnait une ambiance intime. Un micro, un lutrin et deux vases de fleurs flottantes composaient le décor. Tout se passa bien avec les témoignages de l'un et de l'autre. Évidemment, elle se reconnaissait en eux. Pour une fois qu'elle pouvait rire des gaffes de quelqu'un d'autre, elle en profitait.

Un buffet était servi à la fin de la rencontre. Un serveur entra avec la pièce de résistance préparée, une dinde farcie et glacée à l'orange. Tous les yeux étaient tournés vers l'entrée en scène de cette volaille... Juste au moment où le serveur allait déposer le chef-d'œuvre sur la table, on vit celle-ci prendre son envol pour atterrir sur le micro, le croupion en premier. Le serveur, Roger, s'était enfargé dans une des pattes de la table. Il avait été embauché parce qu'il était membre du groupe. Le patron avait pensé s'attirer les faveurs des dirigeants du groupe.

Pour ce qui est du Roger en question, eh bien, il avait atterri sur les genoux de Josée.

Deuxième partie — *Bernard Lemay*

— Je suis heureuse pour vous que la dinde ne soit pas atterrie sur votre tête. Je m'étais brisé les côtes en regardant Mister Bean réaliser cet exploit, dit Josée en guise d'accueil.

Roger s'était habitué à jouer le rôle du dindon la farce. Il se releva avec dignité, empoigna la dinde pour la déposer sur la table. Puis essuyant le micro, s'adressa à l'auditoire :

— Chers convives, je ne sais pas si le lancer de la dinde sera un jour au programme olympique, mais en attendant, régalez-vous.

Une fois le service assuré, Roger vint se rasseoir près de Josée. Pour vaincre sa gêne, celle-ci enfila plusieurs verres de vin. Si bien qu'elle titubait allégrement au moment de quitter la salle.

Roger de son côté s'est tenu à l'eau Perrier toute la soirée. Il insista donc pour que Josée laisse son véhicule et se proposa pour la reconduire chez elle. La première partie du trajet se passa très bien. En arrêt au feu rouge, Josée demanda la permission d'ouvrir la fenêtre.

— Certainement, lui répondit Roger.

Josée s'empressa de s'exécuter. Il était temps, car elle vomit avant que l'automobile ne reparte. La honte de sa vie : elle perdit son dentier dans le banc de neige. Malgré tout, Roger s'amusa de la situation et le dentier fut rapidement retrouvé. Imbibée d'alcool, mais ayant délaissé certaines inhibitions, Josée remercia Roger en l'invitant à souper pour le samedi suivant.

Le lendemain matin, elle réalisa qu'en vivant en chambre, elle serait plutôt mal à l'aise de recevoir un homme dans la salle à manger commune.

Il faut dire que la distraction n'était pas le seul point commun entre Josée et Pierre Richard. Lors de son séjour en Afrique, elle s'était fait beaucoup de contacts dans la diplomatie ougandaise. Tant et si bien qu'au moment

d'annoncer son retour au Canada, un membre de l'Armée Nationale de Résistance lui offrit le poste d'espionne officielle de l'Ouganda au Canada.

Au départ, Josée crut à une blague et accepta, après avoir négocié son salaire et laissé ses coordonnées bancaires. Elle avait tellement ri en regardant les aventures du *Grand blond avec une chaussure noire* personnifié par Pierre Richard. À son retour, elle fut un peu prise de panique en constatant que des fonds se déposaient régulièrement dans son compte. Trois semaines plus tard, elle reçut sa première mission.

Comme elle avait un très grand territoire à couvrir et qu'elle ne devait pas se faire remarquer, elle tentait de passer sous le radar en habitant des quartiers très pauvres et en déménageant souvent. Pour préparer sa soirée de samedi, Josée décida de payer souper et cinéma à ses colocataires.

Roger se préparait fébrilement pour cette rencontre avec cette femme qui semblait être tout sauf ordinaire. Lors de cette froide soirée d'hiver, Roger arriva avec un sac contenant les souliers qu'il allait porter lors de cette soirée. Lorsqu'il ouvrit le sac, il s'aperçut que dans son excitation, il avait amené par erreur une chaussure de sport bleue avec sa chaussure de soirée noire. Un genre de « Petit brun avec une chaussure bleue ».

Comme ce n'était que leur deuxième rencontre, Roger se limita aux parties drôles de son histoire. Il lui raconta la gaffe la plus importante de sa vie. Il y avait cinq ans, lors du *party* de bureau de son employeur, il avait demandé à la grassouillette épouse de son patron à quelle date celle-ci allait accoucher. Celle-ci en fut tellement outrée qu'elle demanda à son mari de se départir de cet employé qui manquait tellement de jugement.

Mais cet événement eut des répercussions plus importantes sur sa vie. En effet, frustré par son congédiement, il décida d'envoyer une lettre de menaces anonyme à son ancien patron. Prudent, Roger prit les précautions d'usage. Muni de gants chirurgicaux, il trouva une revue, découpa les lettres une à une pour les coller sur une feuille.

*Je vous observe et vous observerai toujours.
Un jour, je me ferai votre peau.*

Il mit ensuite le tout dans une enveloppe qu'il posta dans une ville voisine pour s'assurer de ne pas être retracé.

Ce n'est que quelques jours plus tard qu'il se réveilla en sursaut, réalisant qu'il avait l'habitude d'apposer sur ses enveloppes des petits collants d'adresse de retour fournis par la Société canadienne du cancer. Le matin même, la police cogna à la porte et trois mois plus tard, Roger connaît la violence du milieu carcéral.

Troisième partie — *Patrick Desbiens*

La prison offrait un atelier d'écriture de douze semaines sur la bonne utilisation des temps de verbe dans le style burlesque. On nota au dossier de Roger son intérêt pour l'expression écrite, fut-elle sous forme de lettre de menace – style apprécié, mais largement perfectible, au sein de la clientèle sous-scolarisée de l'établissement. On lui offrit la dernière place disponible, le cours étant très populaire chez les nouveaux qui, à défaut d'espérer s'évader, y voyaient une occasion de fuir dans leur imaginaire. Roger accepta sans hésiter, flatté que l'on croie enfin en lui.

Toujours cinq ans auparavant, auxquels il faut soustraire trois mois.

Roger termina le cours avec la mention « Bon Débarras ». Il s'était en effet démarqué par ses retards chroniques, ses continuelles crises d'anxiété avec effets gastriques et intestinaux, une agitation incessante et une incapacité à terminer ses travaux. Les délibérations du conseil académique de l'institution ne purent trouver un consensus sur son cas. Était-ce de la part de Roger de la mauvaise foi, un mauvais foie, un trouble de la personnalité ou un retard cognitif, le guide d'évaluation n'incluait pas le choix « Toutes ces réponses sont bonnes ». On s'entendit toutefois sur l'effet « déstructurant » de sa présence en classe. Celle-ci s'était vidée de ses participants en quelques semaines, l'opinion s'étant répandue parmi les détenus que les travaux forcés étaient finalement bien moins pénibles que le chaos induit par Roger. En regard des dégâts matériels collatéraux constatés en classe, le brave enseignant formé aux dernières théories de l'apprentissage, qualifia son expérience pédagogique par une heureuse formule : le « destructivisme ».

* * *

La direction de l'établissement pénitencier ne fut pas en reste. Elle adopta pour désigner son approche de réhabilitation coercitive le terme « behaviorisme systémique ». Le système avait ceci de bon que les gaffes étaient immédiatement suivies de conséquences, ce qui en faisait un excellent cadre d'apprentissage pour les gaffeurs ayant un potentiel de guérison.

Pour les autres dont Roger faisait partie, c'était l'enfer. Les agents correctionnels se rangèrent rapidement à l'avis du conseil académique quant à l'attitude à prendre avec Roger : ils le gratifièrent d'un séjour de trois mois en confinement, au terme duquel on lui donna son congé, davantage par dépit que par humanisme. Il fut donc libéré sans condition et sans autre forme de procès. La vie de Roger pouvait enfin retrouver toute son incohérence.

* * *

Josée avait depuis longtemps oublié la dinde qui cuisait au four tant elle était fascinée par le récit de Roger. Plus elle buvait, plus elle trouvait Roger séduisant et captivant. Quel verbe ! Quel maniement du temps, quel sens du tragique et

de la comédie. Tout un conteur, son homme ! se disait-elle, la buée plein les lunettes, déjà toute moite dans sa petite robe rose, pendant que d'une main elle vidait la seconde bouteille de vin dans un verre déjà plein, et que de l'autre, elle lisait ses derniers courriels.

Après tant de verres et de verve, Roger versa dans un verbe vraiment vernaculaire. Mais Josée ne l'écoutait plus. Le vin couvrait à présent toute la surface de la table, et commençait à déborder.

Ne s'arrêtant devant rien pour regagner l'attention de Josée et démontrer ses talents d'amuseur, Roger se roula par terre en aboyant. Sûr de son effet, il fit le tour de la table à quatre pattes en passant la langue le long du bord de la table, récupérant habilement les coulisses de vin qui se déversaient. Il ne savait manifestement pas conjuguer le romantisme avec l'alcool mais, à son crédit, il se donnait un mal de chien.

La perspective sur Josée qui s'ouvrait devant lui depuis le dessous de la table le fit glapir. Il fut victime de ce que les spécialistes appellent la vision du tunnel. La langue pendante, il s'engagea vers Josée avec une énergie toute canine.

C'est à ce moment que Josée tomba sur un courriel en provenance de Kampala, la capitale de l'Ouganda, lui rappelant que sa mission devait être complétée le soir même, à défaut de quoi elle recevrait la visite hostile d'un groupe d'hommes de main des services secrets ougandais. C'était décidément beaucoup d'émotions pour une seule femme. Elle convulsa en roulant les yeux, poussa un cri strident, ses jambes se crispèrent, et elle perdit conscience.

Roger, qui ne se rendit compte de rien, eut la tête prise en tenaille, perdit le souffle et, à court d'oxygène, rejoignit Josée dans les limbes.

Ils n'eurent pas conscience du déclenchement de l'alarme du détecteur de fumée dans la cuisine. À quelques kilomètres de là, un immense VUS noir des services secrets ougandais fonçait en direction de l'appartement de Josée.

* * *

Quatrième partie — *France Roy*

Quand le conducteur immobilisa le VUS noir devant la porte d'entrée de l'appartement de Josée, quelle ne fut pas sa surprise de voir apparaître dans son rétroviseur un camion d'incendie qui, de toute évidence, voulait sa place et lui sommit à grands coups de klaxon assourdissant de s'éloigner des lieux. Deux autres camions le contournèrent à sa gauche pour stationner juste devant, lui laissant à peine l'espace nécessaire pour déguerpir, ce qu'il fit à toute vitesse.

L'électricité ayant été coupée, les pompiers premiers répondants, aidés de leur lampe de casque, se dirigèrent vers une lumière clignotante qui les amena à la cuisine. Vraisemblablement, le feu provenait du four dans lequel une dinde

subissait les dernières étapes de calcination. Une fois les flammes éteintes, on ouvrit portes et fenêtres pour aérer et dissiper la fumée.

On n'y voyait pas grand-chose dans cette cuisine jusqu'à ce que le concierge rétablisse le courant. C'est alors qu'on découvrit dans la partie salle à manger, une scène qui laissa médusés les six pompiers déjà sur place. Le Chef, à deux mois de sa retraite, n'avait jamais vu rien de pareil dans toute sa carrière. À quatre pattes sur le plancher, les paumes des mains au sol, sous une table dégoulinante de vin, un homme portant une chaussure noire et l'autre bleue, avait la tête coincée entre les cuisses d'une femme bien assise, au teint rosé, les yeux fermés, esquissant un léger sourire.

Labrie assistant-chef, était déjà en ligne sur son cellulaire.

— Chef, j'ai la centrale des urgences au bout du fil. L'ambulance qui nous suivait est en panne et les quatre autres sont occupées. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vite ! Allez chercher une trousse de réanimation dans le camion ! On va devoir leur donner les premiers soins nous-mêmes.

Après avoir poussé la table, les deux pompières en service tentèrent de détecter des signes de vie chez Josée et Roger, toujours figés dans la même position.

— Les pouls sont réguliers, Chef ! Ils sont inconscients mais encore en vie!
— Il faut sortir ce pauvre homme de là. Allez les gars, dégagez-moi ça !

C'est ainsi que le vieil Albert, pompier volontaire, et Labrie essayèrent et réessayèrent de toute leur force de libérer Roger de cet étau, de le dépendre d'une telle emprise, mais à leur grande surprise, sans succès.

— Le gars est coincé. La fille veut pas le lâcher, Chef. Elle est pire que ma Gertrude, celle-là. Plus possessive que ça, tu meurs. Des femmes qui s'accrochent comme ça, là, c'est pas trop bon pour le couple.

Léa, d'abord infirmière avant de devenir pompière, s'empressa d'intervenir.

— Voyons, Albert, c'est pas le temps de faire de la thérapie conjugale. La fille est en spasme. Ça s'appelle la *dystonie des membres inférieurs*. Si on avait des relaxants musculaires, ça pourrait aider, mais on va devoir attendre l'ambulance. L'important, c'est qu'ils soient en vie et qu'ils respirent bien. Je m'en assure, Chef !

— Bien, tu dis ? J'trouve que le gars respire comme ma tondeuse à gazon, ajouta Albert.

— Labrie, en attendant l'ambulance, commence le rapport.

— À vos ordres ! Chef, je... je réponds quoi à la question : Dans quelle position sont les victimes au moment de votre arrivée ?

— Pour l'homme, ça me paraît être une posture de yoga, Chef. Ça s'appelle le *Marajarâsana*. On dit aussi la posture du chat.

En entendant ça, Albert se pencha légèrement vers Roger et le vit la bouche ouverte, la langue pendante au bout de laquelle coulait goutte à goutte une bave visqueuse qui faisait une flaque sur le plancher.

— Léa, c'est pas pour te contredire, mais il m'semble qu'y ressemble plus à un chien qu'à un chat. Pour la femme, tu dirais quoi ? demanda Albert.

— Mais non ! Ça, c'est pas du yoga ! C'est évident ! C'est du Kama Sutra, ajouta l'autre pompière toute fière de mettre son grain de sel. Je peux pas dire quelle position exactement parce que moi pis mon chum, on en pratique que deux. Nos préférées sont: *La position de la sieste coquine* et celle du *Fauteuil des délices*.

— Ah ben, Giriboire ! Quand je vas dire ça à ma Gertrude que le samedi soir dans mon fauteuil à regarder le hockey à côté d'elle qui ronfle comme un 40 forces, on fait du Kama Sutra, elle en reviendra paaaaaaas. Ah ah ah !

— C'est assez là, on perd du temps ! Labrie, fais un dessin, ça va être plus simple. Si tu sais pas comment, ben dessine un bonhomme allumette.

Pendant ce temps, alors qu'on entendait le bruit d'une sirène d'ambulance s'approcher, les colocataires de Josée, massés devant l'entrée principale, attendaient qu'on leur permette de rentrer. Sur le trottoir d'en face, grelottant sous un froid glacial, deux hommes noirs faisaient le pied de grue espérant que les véhicules de secours s'en aillent au plus vite.

Conclusion — *Gracia Lalande*

Les derniers ambulanciers arrivés sur les lieux se précipitèrent dans la maison qui depuis, s'était dégagée de l'épaisse fumée grâce à l'intervention des pompiers. Par contre, pour ce qui était de l'odeur de la dinde calcinée, eh bien, Dieu seul savait ce qui devrait être fait pour s'en débarrasser....!

Arrivés auprès des victimes, la plupart des ambulanciers se tordirent de rire en voyant la position suggestive dans laquelle se trouvaient Roger et Josée. L'un d'eux se retenant de rire : « Voyons, c'est pas drôle. Ils font pitié, non, c'est vrai que pour quiconque a de l'imagination... c'est plutôt inspirant. »

Et sur ce, lui aussi s'éclata. Le chef Arseneault arriva sur le fait et somma tout le monde de reprendre leur sérieux et de se concentrer sur l'intervention à préconiser.

Rien à faire pour sortir Roger de cette prise. On les déposa donc sur une civière, les recouvrit d'un drap, décence oblige et aussi pour les protéger du froid, en les transportant à l'ambulance la plus proche.

En voyant la scène, les deux agents des services secrets ougandais se regardèrent, un point d'interrogation dans le regard : « Décidément, on comprendra jamais la façon de vivre des blancs. »

L'un deux sortit son téléphone cellulaire pour informer le chef de la situation et recevoir les ordres pour la suite des choses.

Quinze minutes plus tard, Roger et Josée arrivèrent à l'urgence toujours dans la position de symbiose forcée. Les intervenants s'assurèrent de bien fermer les rideaux autour de la civière pour éviter d'avoir à gérer une foule en délire.

Josée reprit lentement conscience sans toutefois réaliser dans quelle position elle se trouvait. Ce ne fut que lorsqu'elle aperçut Roger entre ses jambes qu'elle revint à la réalité. Perdue, ne sachant pas où elle est, Josée échappa un cri aigu. Aussitôt une infirmière se précipita auprès d'elle.

— Qu'est-ce qui se passe ? Où suis-je ? Comment se fait-il que je ne peux pas ouvrir mes jambes ?

— Calmez-vous, madame. Vous êtes à l'urgence. Votre copain et vous avez perdu connaissance; on ne sait pas exactement ce qui s'est passé. On espérait que vous pourriez nous aider à comprendre.

Puis, regardant Roger; elle ajouta:

— Enfin... certaines choses... Pour ce qui est des questions médicales, vous devez attendre de parler au médecin.

Celui-ci était passé un peu plus tôt. Il avait prescrit un relaxant dans l'espoir que les muscles de Josée se détendent suffisamment pour lâcher prise de la tête du pauvre Roger.

* * *

Les agents secrets ougandais avaient été remplacés par des femmes. Leur mission était d'infiltrer la salle d'urgence pour faire rapport de ce qui se passait. Ce que personne ne savait était que le service canadien du renseignement de sécurité avait assigné deux de ses meilleurs agents pour suivre les hommes de mains ougandais. À un moment donné, il y avait plus d'agents secrets dans la salle d'urgence que de personnel médical.

Peu à peu, Josée desserrait les jambes et Roger, du fait, reprenait des couleurs. Au même rythme revenaient en mémoire de Josée les événements ayant causé tout ceci. C'est à ce moment que le médecin entra.

— Bonjour, madame. Je vois que le calmant a bien fonctionné. Désolé d'avoir interrompu votre séance de yoga.

Il lui fit un clin d'œil complice. Reprenant son sérieux il ajouta :

— Vous pouvez sortir de l'hôpital. Nous avons prélevé des échantillons de sang. Ceux-ci sont déjà en route pour nos laboratoires. On devrait avoir les résultats d'ici quelques jours. Je veux absolument vous revoir dans une semaine. Pour ce qui est de votre ami, je ne crois pas qu'il y ait de problème majeur. Il doit tout simplement se réveiller.

C'est la peur au ventre que Josée sortit de l'hôpital. Avant même qu'elle eut le temps d'entrer dans le taxi qui l'attendait, on l'avait engouffrée dans une fourgonnette noire. Morte de peur, elle n'osait dire mot. Elle se fit la réflexion qu'elle aurait bien dû prendre son contrat au sérieux et le lire.

Elle se retrouva installée dans une pièce aux murs d'un gris déprimant. Une femme entra.

— Vous avez intérêt à tout nous raconter. Nous savons que vous travaillez pour l'Armée Nationale de résistance de l'Ouganda.

— Je ne travaille pas pour eux !

Et puis, songeant à tout cet argent déposé dans son compte, Josée tenta une explication.

— Voilà, j'ai signé ce contrat j'avais à peine dix-sept ans. Je croyais qu'on me faisait une blague jusqu'à ce que je constate que l'on déposait de l'argent dans mon compte. Ensuite, on me donnait de petites missions sans conséquence. C'était un montant substantiel, alors, j'ai décidé de continuer.

Honteuse, elle poursuivit:

— J'ai été pas mal stupide. En fait, j'ai perdu connaissance parce que je venais de recevoir de l'information sur ma prochaine mission. C'est au-dessus de mes forces ! Je ne peux me résigner à...

Elle éclata en sanglots.

Et l'agente, un peu sceptique :

— On vous demande de faire quoi au juste ?

— Je ne peux pas vous le dire. Ils me tueront. Je sais avoir gaffé plus qu'à mon tour, mais je suis trop jeune pour mourir.

Elle se remit à pleurer à chaudes larmes.

L'agente Fairway sortit de la pièce. Cette pause donna l'occasion à Josée de reprendre ses esprits.

Quelques minutes plus tard, l'agente Fairway revint avec une proposition.

— On vous protège, si vous acceptez de tout nous dire.

— Qu'entendez-vous par me protéger ?

— Eh bien, on vous donne une nouvelle identité, de l'argent pour vivre et pendant quelques années, vous visiterez le Canada à nos frais. Donc, un logement vous sera fourni.

Josée réfléchit et sentant qu'elle n'avait pas beaucoup le choix, elle accepta la proposition.

— Ma mission est de rencontrer l'ambassadeur ougandais ici au Canada. En fait, je l'avais rencontré lors de mon séjour là-bas. Enfin, on me demande de lui transmettre un virus qui le fera mourir, lui et beaucoup de monde.

* * *

Les quelques années proposées se sont transformées en cinq longues années.

Ce matin, Josée n'en pouvait plus. Parce que sa vie en dépendait, elle avait réussi à limiter les gaffes. Pour essayer de se sortir du gouffre dans lequel elle se trouvait, elle décida de se rendre au parc, question de prendre un peu l'air.

Elle s'assit sur un banc. Une femme s'y trouvait déjà. Ce n'est que lorsqu'elle se retourna pour lui dire bonjour qu'elle la reconnut: l'agente Fairway.

— Vous êtes libre maintenant. Nous vous avons trouvé un emploi. Peut-être ferons-nous affaire à nouveau. Soyez assurée que nous vous surveillerons. Alors... soyez sage.

F I N